# SILLÉ LE GUILLAUME ET LA GUERRE DE 1870-1871

## 150e ANNIVERSAIRE 1870-1871 / 2020-2021

# LA GUERRE DE 1870-1871

La guerre de 1870-1871 reste un conflit encore méconnu aujourd'hui malgré l'importance qu'elle a pu avoir dans l'histoire. En effet, la Guerre de 14-18 est l'une des conséquences qui vont découler de ce conflit.

Du 19 juillet 1870 jusqu'au 28 janvier 1871, ce conflit oppose la France à une coalition d'États allemands. Celle-ci est menée par la Prusse, avec à sa tête Guillaume alors roi de Prusse et proclamé premier empereur allemand en 1871. Côté français, l'empereur Napoléon III est à la tête du pays jusqu'à sa capture lors de la bataille de Sedan. La République est alors proclamée le 4 septembre 1870 par Léon Gambetta, membre du gouvernement de la Défense nationale, qui est alors mis en place.

L'élément déclencheur de cette guerre franco-allemande est la «dépêche d'Ems», conséquence du jeu politique autour du trône d'Espagne, vacant depuis 1868. En juin 1870, un cousin de Guillaume de Prusse poussé par Bismarck se porte candidat au trône, ce qui va mettre le feu aux poudres. Guillaume de Prusse soucieux de ne pas déclencher un conflit fait alors pression sur son cousin pour qu'il retire sa candidature, ce qu'il fit. Cependant, Bismarck envoya la «dépêche d'Ems» apportant un récit tronqué de l'entretien entre Guillaume de Prusse et l'ambassadeur français. Sous l'impulsion de Léon Gambetta, la France déclare alors la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870.

Ce conflit se solde par une défaite française et la perte de l'Alsace-Lorraine, le 28 janvier 1871. Du côté des vainqueurs, voit le jour l'Empire allemand proclamé au château de Versailles le 18 janvier 1871, qui marque l'unité allemande. En France, la défaite provoque une grande frustration qui contribue à la montée d'un nationalisme revenchard. L'Alsace et la Lorraine ne seront alors récupérées qu'en 1918 à l'issue de la Première Guerre Mondiale.

# CHRONOLOGIE DE

**14 juillet 1870** — Épisode de la dépêche d'Ems, Bismarck manœuvre pour amener la France à déclarer la guerre

**19 juillet 1870** — La France déclare la guerre à la Prusse, qui reçoit l'appui des États allemands du Sud

**6 août 1870** — Batailles de Froeschwiller-Woerth et de Forbach-Spicheren, les Allemands, vainqueurs, envahissent l'Alsace et la Lorraine

**16-18 août 1870** — Batailles de Rezonville-Mars-la-Tour puis de Gravelotte-Saint-Privat, les Allemands encerclent l'armée française, commandée par le maréchal Bazaine, dans Metz et s'ouvrent la route de Paris

**1er septembre 1870** — Victoire allemande décisive à Sedan

**2 septembre 1870** — Napoléon III capitule et est fait prisonnier

**4 septembre 1870** — À Paris, chute du Second Empire, formation d'un gouvernement provisoire de la Défense nationale

**19 septembre 1870** — Début du siège de Paris

**27 septembre 1870** — Strasbourg, assiégée depuis le 16 août, se rend

**11 octobre 1870** — Orléans est occupée par les Prussiens

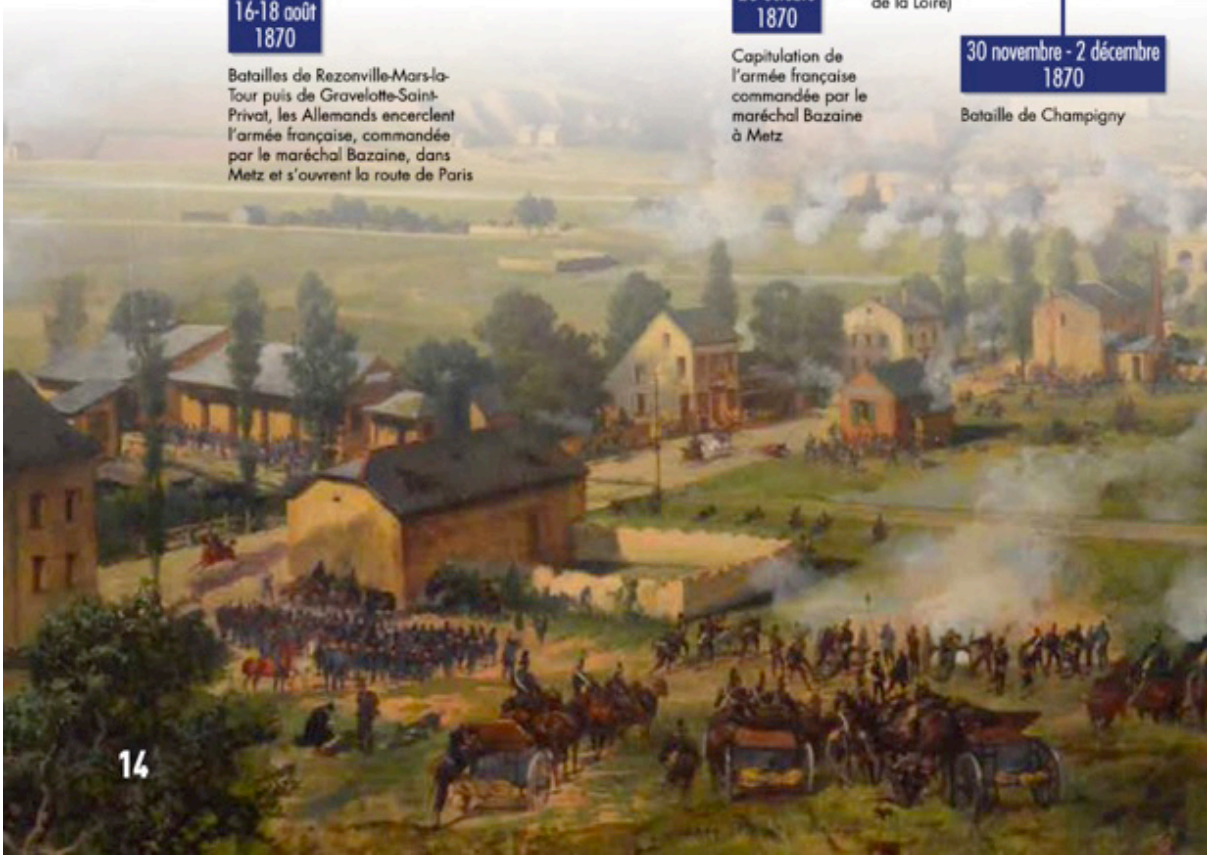
**28 octobre 1870** — Capitulation de l'armée française commandée par le maréchal Bazaine à Metz

**3 novembre 1870** — La place de Belfort est investie par les Prussiens. Le colonel Aristide Denfert-Rochereau refuse la sommation de capitulation

**9 novembre 1870** — Première victoire française des armées républicaines à la bataille de Coulmiers. Orléans est repris par les Français (Armée de la Loire)

**28 novembre 1870** — Défaite française à la bataille de Beaune-la-Rolande

**30 novembre - 2 décembre 1870** — Bataille de Champigny



14

Chronologie de la guerre de 1870-1871, tirée du dossier sur le

# LA GUERRE DE 1870

**2 décembre 1870** — Défaite française à la bataille de Loigny. Orléans est à nouveaux aux mains des Prussiens

**11-19 janvier 1871** — Victoires allemandes décisives au Mans, à Héricourt, à Saint-Quentin et à Buzenval

**18 janvier 1871** — Proclamation de l'Empire allemand à Versailles

**26 janvier 1871** — Signature de l'armistice entre la France et l'Empire allemand

**1er février 1871** — Convention des Verrières-Suisse qui prévoit l'internement de l'armée de l'Est en Suisse. Combat de La Cluse au pied du fort de Joux.

**15 février 1871** — Prolongation de la convention d'armistice du 26 janvier

**18 février 1871** — Après 103 jours d'une héroïque résistance, la garnison française quitte Belfort les armes à la main

**28 février 1871** — Signature des préliminaires de paix entre la France et l'Empire allemand

**18 mars 1871** — À Paris, soulèvement populaire. Début de la guerre civile

**28 mars 1871** — Proclamation de la Commune de Paris

**10 mai 1871** — Signature du traité de Francfort, fin de la guerre franco-allemande

**21 mai 1871** — L'armée française entre dans Paris, début de la Semaine sanglante

**28 mai 1871** — Paris est entièrement repris par l'armée française, fin de la Commune de Paris

**13 septembre 1873** — Évacuation de Verdun par les Allemands, libération totale du territoire français désormais amputé de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Il faudra attendre l'issue victorieuse de la Première Guerre mondiale pour que ces territoires annexés soient restitués à la France.

Louis Braun (1836-1916), détail de l'étude préparatoire pour le *Panorama de la bataille de Sedan*, 1880, huile sur toile. Collection Musée municipal de Sedan.

© Musée municipal de Sedan

«*150e anniversaire de la guerre de 1870*», Ministère des armées.

# RÉTROSPECTIVE DES ÉVÉNEMENTS SURVENUS À SILLÉ-LE-GUILLAUME

## La mobilisation des hommes et de la ville

### Juillet-Août 1870

19 juillet : déclaration de la guerre à la Prusse par la France
Les trains traversent le département de la Sarthe pour amener les soldats mobilisés aux frontières de la France, et passent donc en gare de Sillé. Des comptoirs sont improvisés pour distribuer aux soldats cigarettes, vins etc.

29 juillet : l'accès à la gare est interdit au public pendant le passage des trains transportant des troupes suite à des abus lors des distributions.

*Sillé le Guillaume, chemin de fer de l'Ouest – Ligne de Bretagne, Lithographie, vers 1860.*

7 août : élection du conseil municipal de Sillé-le-Guillaume.

Le dépouillement du scrutin a lieu dans la mairie, alors installée dans la tour de Précigné du Château.

8 août : proclamation du conseil municipal non installé aux habitants de Sillé
Mesures prises :
- Création d'une garde nationale sédentaire : inscription volontaire des Silléens valides de 25 à 30 mariés, 30 à 40

ans mariés ou célibataires
- Création d'un Comité local, d'une Caisse de secours
- Mise à disposition du public du « Journal Officiel »
- Affichage immédiat des dépêches administratives et militaires dans tous les quartiers
De nombreux Silléens s'enrôlèrent comme gardes nationaux suite à cette proclamation.

28 août : installation du conseil municipal de Sillé-le-Guillaume comme suit :
Maire : Joseph-Hippolyte Maret
Adjoint unique : François Lemaître
Membres : R.Coutelle, F.Bachelier, J.Péan, S.Chardon, C.Touchard, P.Peltier, A.Benoît, P.Champion, M.Rousseau, docteur A.Touchard, docteur Toussaint Dolbeau, F.Thibault, M.Drouelle, C.Cébert, J.Dugas, J.Tarot, L.Gaignard, M.Deveaux, M.Rousselière.

## Septembre 1870

19 septembre : vote du conseil municipal pour un crédit de 3000 francs pour l'équipement des futurs gardes nationaux et travaux défensifs de la ville. En octobre, une nouvelle attribution d'un excédent de recettes a lieu pour l'organisation de la défense communale.

22 septembre : création d'un Comité de défense cantonale à Sillé par arrêté du préfet de la Sarthe.
Il est chargé de mettre en état de défense tout le territoire cantonal, de procéder au recensement des armes et à la distribution de celles qu'a fourni le département, de veiller au recrutement de la garde nationale, de former des corps francs, de se tenir en liaison constante avec le Comité central de défense du Mans. L'école communale est transformée en poudrière et dispose quelques jours plus tard, de 22.000 cartouches.

## Octobre-Novembre 1870

23 octobre : mise à disposition de trois couleuvrines pour le Comité de défense par la ville ; finalement dotation faite au département fin novembre ainsi que deux autres petits

canons, pour aider à la défense.
Mi-novembre : Les trains militaires amènent les premiers mobilisés bretons, qui transitent par la gare de Sillé, pour être instruits au Camp de Conlie, créé fin octobre par le ministre de la Guerre : Gambetta.

## L'arrivée de Chanzy et de la IIe Armée de la Loire

**Janvier 1871**

*Le Général Chanzy*

La IIe Armée de la Loire, commandée par le Général Chanzy se replie vers la Mayenne en direction de Laval, à travers les campagnes sarthoises et mayennaises alors sous la neige. Cette retraite intervient après la défaite décisive de la bataille du Mans des 11 et 12 janvier.

Le 13 janvier au matin, une partie de la IIe Armée de la Loire en déroute entre dans les rues de Sillé, avec à sa tête le Général Chanzy qui va établir son Grand Quartier Général à Sillé du 13 au 15 janvier, après un arrêt à Domfront-en-Champagne la veille.

## Les combats à proximité de Sillé

L'arrivée de Chanzy avec la IIe Armée de la Loire marque aussi l'arrivée imminente des Prussiens. Le 14 janvier, les troupes françaises occupent les positions qui leur ont été attribuées, à Saint-Rémy de Sillé, Mont-Saint-Jean, à Sillé et sur la route de Conlie.

Les combats débutent le matin du 15 janvier avec l'arrivée des soldats Prussiens depuis Conlie qui sont repoussés. D'autres combats, plus sanglants éclatent entre Saint-Rémy de Sillé et surtout à Crissé. Le Général Chanzy assiste alors à la bataille depuis le château de Sillé-le-Guillaume, posté en haut de la tour d'artillerie du XVe siècle. Les combats sont très violents à Crissé et font de nombreuses victimes dans les deux camps. La victoire ne dure pas pour les soldats français, les Prussiens arrivent à percer leurs positions. Les

derniers combats ont lieu à Sillé-le-Guillaume même et à Saint-Jean-sur-Erve, avant le repli des troupes françaises.

## L'occupation de la ville par les Prussiens et la fin de la guerre

### Janvier 1871

Le Général Chanzy et l'armée quittent Sillé le 15 janvier 1871 pour se diriger sur Evron. Le lendemain, 16 janvier, les Prussiens pénètrent à leur tour dans Sillé. Toute la ville va alors être occupée militairement durant 13 jours, jusqu'au 29 janvier 1871. 4000 à 5000 Prussiens doivent être logés, ainsi que leurs chevaux. Ils sont alors dispersés notamment dans les maisons des habitants de Sillé. Les habitants et autorités locales se retrouvent alors coupés de toute communication avec l'extérieur. L'occupation de la ville de Sillé fut moins douloureuse que d'autres villes voisines malgré des exactions individuelles.

Le 28 janvier, l'armistice est signé. Sillé se retrouve dans la « zone neutre », bande de terrain qui sépare alors les belligérants. Le lendemain, le 29 janvier, les derniers Prussiens quittent Sillé. Malgré la défaite, les Silléens et Silléennes sont alors soulagés de voir partir les troupes.

# SILLÉ : CENTRE DE DÉCISIONS

En janvier 1871 durant plusieurs jours suite à la défaite lors de la bataille du Mans, Sillé-le-Guillaume se retrouve centre de décisions, à plusieurs niveaux. La ville devient un point stratégique militaire avec l'établissement du Grand Quartier Général de Chanzy et politique avec l'installation du siège de la préfecture de la Sarthe.

## Le Grand Quartier Général de Chanzy

Le Général Chanzy établit son Grand Quartier Général dans la maison de Ferdinand-Théodore-Edouard Bachelier, notaire et alors membre du conseil municipal de Sillé (l'une des plus vieilles et plus notables familles de Sillé), du 13 au 15 janvier 1871.

*Maison Bachelier, actuelle mairie.*

La maison Bachelier est un important immeuble, datant des premières années de la Restauration. Dans l'une des caves de la maison, une pierre de taille porte, gravée l'inscription suivante: «M. F. Bachelier et son épouse, Joséphine Pérou, ont fait construire cet édifice en 1819». La maison a abrité trois générations de Bachelier, le fondateur, son fils qui accueille alors Chanzy et son petit-fils, qui décède sans héritier. La ville de Sillé-le-Guillaume rachète alors l'immeuble et y installe ses services municipaux en 1939. Depuis, la maison abrite toujours la mairie de Sillé-le-Guillaume, le square attenant porte le nom de «square Bachelier» en référence à la famille.

## Siège de la préfecture de la Sarthe

Sillé-le-Guillaume devient également siège de la préfecture de la Sarthe durant plusieurs jours à partir du 13 janvier, ses services s'implantant à la mairie. Durant cette époque, la mairie n'est pas située  place de la Résistance. Elle se trouve dans la tour de Précigné du château (tour nord-est) et y restera jusqu'en 1939.

*Carte postale du château de Sillé-le-Guillaume, la mairie se trouve alors dans la tour de Précigné, sur la droite. C'est ici que le siège de la préfecture s'est implanté.*

Le préfet Le Chevalier, accompagné notamment du sous-préfet de Saint-Calais, arrive à Sillé pour seconder le Général Chanzy mais aussi pour organiser la résistance dans la partie non envahie de la Sarthe. Il va alors rester même près de trois semaines à Sillé-le-Guillaume.

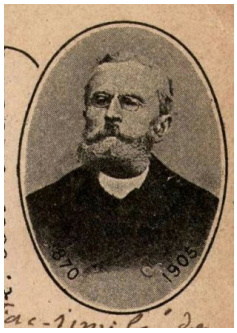
# LA CARTE POSTALE POUR LES SOLDATS

## Le Camp de Conlie

*Le Général Émile de Kératry*

Le Camp de Conlie est créé par Gambetta, ministre de la Guerre, fin octobre 1870, sur les conseils du Général Kératry, pour instruire les mobilisés bretons. Il est établi au nord de Conlie, sur la butte de la Jaunelière. L'organisation du camp est mal gérée et les soldats se retrouvent à vivre dans des conditions déplorables, si bien qu'il sera fermé et évacué deux mois après sa création, en décembre 1870. Lors de l'évacuation, les soldats bretons qui n'ont pas été réincorporés, passent par Sillé, il faut alors les loger. Vu leur nombre massif, même l'église est réquisitionnée et transformée en caserne.

## Léon Besnardeau (1829-1914)


*Léon Besnardeau*

C'est le 14 novembre 1829 qu'est né Léon Besnardeau, à Courcelles-la-Forêt près de la Flèche. D'abord, il devient instituteur à Saint-Rémy-de-Sillé. En 1865, il rachète le fonds de commerce d'une librairie-papeterie de Sillé-le-Guillaume à François Deforge, abandonnant alors sa carrière d'enseignant.

Il va alors se mettre à éditer ses propres cartes postales. Il est également le fondateur du journal local hebdomadaire « les Alpes Mancelles ».

Nommé président d'honneur du « Cartophile Club de France», l'inventeur meurt le 9 septembre 1914 dans le plus grand dénuement. Il est enterré à Château-Gontier.

## La première carte postale illustrée française

En 1870, pour les soldats bretons, installés dans des conditions déplorables dans le camp de Conlie, Léon

Besnardeau eut l'idée ingénieuse d'inventer de petits cartons illustrés afin que les soldats donnent de leurs nouvelles à leurs proches.

Les cartes de Besnardeau connaissent un vif succès, au camp de Conlie d'abord, le succès s'étend dans les milieux militaires puis dans d'autres milieux. La guerre terminée et le camp de Conlie fermé, l'oubli tombe sur le libraire Silléen. Lancée en France par Besnardeau en 1870, la carte postale illustrée ne commence sa conquête mondiale qu'à partir de 1895. Son âge d'or s'étend sur un quart de siècle de 1900 à 1925.

Léon Besnardeau est à de maintes reprises, contesté dans la paternité de la carte postale. Pour se prémunir contre toute usurpation, il prend soin, 36 ans après la guerre, le 9 juin 1906, de faire attester ses droits d'inventeur par la Mairie de Sillé par 4 témoins.

# LES AMBULANCES SILLÉENNES

## Sillé : véritable hôpital de guerre

*Ancien couvent des minimes où l'hôpital fut installé.*

Fin de l'année 1870 et en janvier 1871, sous l'impulsion du docteur Touchard, un Comité de secours aux blessés est créé dans l'hôpital-hospice de Sillé-le-Guillaume (situé dans l'ancien couvent des Minimes). C'est le docteur Touchard, lui même qui en prend la présidence, secondé par les autres médécins de Sillé et notammant par l'abbé Chaillou curé-doyen. Sillé devient un véritable hôpital de guerre avec l'ambulance-mère établie à l'hôpital-hospice et ses 37 ambulances privées au plus fort de la mobilisation. L'hôpital peut accueillir alors jusqu'à 400 blessés. Beaucoup de mères de familles silléennes deviennent alors infirmières bénévoles pour aider les religieuses présentes et les médecins.

## Le Docteur Touchard

François Théodore Auguste Touchard a marqué l'histoire de la ville de Sillé-le-Guillaume. Après des études de médecine, il devient docteur  d'abord à Saint-Rémy de Sillé puis à Sillé-le-Guillaume. Il entre au conseil municipal de la ville en 1870. Durant la guerre de 1870-1871, il joue un rôle majeur en étant notamment à la tête du Comité de défense cantonal et très actif dans l'organisation pour soigner les blessés de guerre. En 1871, il devient le maire de la ville jusqu'en 1888. Il est aussi à l'origine de l'école publique primaire de Sillé en 1882. Témoin de la guerre, il raconte ses souvenirs dans un livre intitulé «*Souvenirs du camp de Conlie*» publié en 1894.

# HOMMAGE AUX SOLDATS

## Les soldats morts à Sillé-le-Guillaume

En raison de la présence de l'hôpital militaire dans la ville et de la proximité des combats, Sillé-le-Guillaume accueille beaucoup de blessés. Ce qui explique le nombre important de morts recensés dans la commune. Aujourd'hui, on sait qu'environ 50 soldats français sont décédés à Sillé-le-Guillaume, entre décembre 1870 et février 1871. La plupart d'entre eux sont bretons, passés par le camp de Conlie.

## Le monument aux morts

Un monument funéraire est érigé dans le cimetière à la mémoire des soldats morts dans les ambulances de Sillé-le-Guillaume, par le Comité de secours aux blessés en janvier 1872, grâce à des souscriptions.

# EXTRAITS DU LIVRE

## «*Études historiques sur Sillé-le-Guillaume (Sarthe) Le Vieux Sillé - Tome 1*»

**(Le Mans, Imprimerie M.Vilaire, 1959)**

# SUR LA GUERRE DE 1870-1871 À SILLÉ LE GUILLAUME

**par**

## MAURICE TERMEAU (1905-1974)

Historien local, il était professeur agrégé au Lycée Condorcet. Il a écrit de nombreux ouvrages sur l'histoire de Sille-le-Guillaume, du Moyen Âge à nos jours.

# EPISODES DE LA GUERRE DE 1870-1871 A SILLE LE GUILLAUME

Le récit de tous les événements survenus à Sillé pendant la guerre de 1870-1871 exigerait, à lui seul, une longue monographie. Peut-être n'est-il pas innopportun, toutefois, de retracer dès maintenant, sous forme d' «éphémérides», d'après des documents officiels d'archives et surtout les «souvenirs» si précieux du docteur A.Touchard, témoin oculaire de presque tous les événements qu'il rapporte, quelques épisodes dramatiques de l' «Année terrible» à Sillé[1].

19 juillet 1870 et jours suivants. _ Après l'annonce de la déclaration de guerre à la Prusse, de nombreux trains traversent le département, transportant des troupes aux frontières. A la gare de Sillé, sur des comptoirs improvisés, dames et jeunes filles de la ville rivalisent d'ardeur patriotique pour offrir aux jeunes soldats friandises, vin, cigarettes, etc... Elles crient «A bientôt ! A Berlin !» Et les jeunes soldats répondent : «Vive Sillé ! Vive la France !» Mais ces distributions amènent des abus ; la discipline se relâche, et, le 29 juillet, l'accès de la gare est interdit au public pendant le passage des troupes. Le docteur Touchard, au cours d'un voyage au Mans, a longuement conversé avec des officiers d'artillerie. Malgré l'optimisme officiel et l'enthousiasme général, ceux-ci ne lui ont pas caché leurs inquiétudes. «L'artillerie prussienne, lui dirent-ils, est très solide, très bien organisée, supérieure à la nôtre. Notre infanterie sans doute est merveilleusement armée, le fusil de l'ennemi ne peut pas rivaliser avec notre chassepot, mais tout dépendra du commandant en chef. Nous ne pouvons compter sur l'Empereur : il a fait preuve d'une si grande inexpérience en

1 Dr A.Touchard, *Autour du camp de Conlie*. Notes et souvenirs (Le Mans, Pellechat, 1894). Le docteur Touchard, l'un des trois médecins de Sillé en 1870-1871, utilisa en 1894, alors qu'il était maire, les notes qu'il avait prises au jour le jour vingt-quatre ans plus tôt comme président du Comité de défense de Sillé et qu'il publia sous le titre *Autour du camp de Conlie*. En réalité, ces notes relatent surtout, à côté de détails curieux et inédits sur l'histoire du camp de Conlie, les principaux événements survenus à Sillé pendant la guerre de 1870-1871. Elles traduisent sous une forme élégante, parfois éloquente, toujours inspirée du plus pur patriotisme, les impressions directes et vécues d'un Silléen de cette époque. *Toutes les notes sont de l'auteur, Maurice Termeau.*

Italie ! Il y a Leboeuf. C'est un excellent général d'artillerie, d'une loyauté indiscutable, d'une bravoure à toute épreuve. Que donnera-t-il comme major général de l'armée ? Nous n'avons pas, voyez-vous, beaucoup d'officiers supérieurs, et c'est là l'inconnu de la campagne !»[2]

7 août 1870. – Journée d'élections municipales. A six heures du soir, au moment où commence le dépouillement du scrutin, sous la présidence du docteur Maret, une dépêche parvient à la mairie (alors dans la tour Nord-Est du château), annonçant la défaite du général Frossard à Forbach et celle de Mac-Mahon à Froeschviller. Dans la salle de vote, tout à l'heure bourdonnante comme une ruche, un silence glacial succède aux bavardages politiques. Vainqueurs et vaincus de la bagarre électorale se regardent anxieux, sans distinction d'opinion, le cœur étreint par cette annonce soudaine de nos premiers revers, n'ayant plus maintenant qu'une pensée commune : le sort de la France.

8 août 1870. – Le nouveau conseil municipal se réunit et, sans avoir été officiellement installé, rédige la proclamation suivante à la population silléenne : «Habitants de Sillé-le-Guillaume – De graves revers viennent d'être éprouvés par notre Armée du Rhin, et, parmi les braves soldats que vous acclamiez il y a quelques jours, beaucoup peut-être ont déjà versé leur sang pour la France. L'indifférence, l'inaction en face de l'ennemi qui vient de fouler le sol sacré de la Patrie serait un crime de lèse-patriotisme, et c'est pourquoi nous, que vous proclamiez dimanche dernier comme les représentants de la commune, nous n'avons pas cru devoir attendre une convocation régulière pour parer aux éventualités possibles de la lutte terrible dans laquelle nous sommes engagés.» Aussi les mesures suivantes sont-elles prises à l'unanimité : inscription volontaire des Silléens valides de 25 à 30 ans mariés, et de 30 à 40 ans mariés ou célibataires, qui feront partie d'une garde nationale sédentaire – création d'un Comité local et d'une Caisse de secours pour parer à tous les besoins des familles momentanément dans la gêne – mise à la disposition du public du «Journal Officiel» - affichage immédiat des dépêches administratives et militaires

2 Dr A.Touchard, loc.cit., p.8.

dans tous les quartiers de la ville. Et le Conseil municipal terminait sa vibrante proclamation par l'évocation d'un passé déjà lointain : «Citoyens, soyons dignes de nos aïeux de 1792. Apprêtons-nous à venger nos pères de 1814, à venger cette France meurtrie et sanglante, laissée pour morte à cette époque néfaste, sous le talon de ces mêmes ennemis qui peuvent nous avoir humiliés un instant, mais qui ne sauraient nous vaincre. Aux armes donc, citoyens, et vive la France !»

A la suite de cet appel, de nombreux Silléens s'enrôlèrent comme gardes nationaux. Les pompiers firent mieux encore : répondant aux exhortations du ministre de la Guerre, ils s'engagèrent, en cas de besoin, à partir pour Paris. En fait, ils restèrent à Sillé, où ils pouvaient rendre de plus utiles services. Leur offre généreuse n'en mérite pas moins d'être soulignée.

28 août 1870. – Les nouveaux conseillers municipaux sont installés et prêtent serment. L'Assemblée municipale comprend alors comme maire le docteur Joseph-Hippolyte Maret, comme unique adjoint M. François Lemaître, comme membres MM. R. Coutelle, F. Bachelier, J. Péan, S. Chardon, C. Touchard, P. Peltier, A. Benoît, P. Champion, M. Rousseau, le docteur A. Touchard, le docteur Toussaint Dolbeau, F. Thibault, M. Drouelle, C. Cébert, J. Dugas, J. Tarot, L. Gaignard, M. Deveaux, M.Rousselière[3].

7 septembre 1870. – La nouvelle de la capitulation de Sedan ayant entraîné à Paris la chute de l'Empire, la proclamation de la République (4 septembre) et la constitution d'un gouvernement de la Défense Nationale, le Conseil Municipal de Sillé vote à l'unanimité une adresse d'adhésion sans réserve au nouveau gouvernement : «En présence des événements qui se sont accomplis dimanche dernier à Paris en quelques heures par l'effet spontanément enthousiaste et unanime de la population parisienne, de la garde nationale et de l'armée, le Conseil municipal de la ville de Sillé-le-Guillaume vote à l'unanimité une adresse de sympathie profonde aux hommes courageux que la

3 Arch. com. de Sillé-le-Guillaume. Reg. 12 des délibérations municipales. f° 131 v°.

révolution du 4 septembre a mise «non au pouvoir, mais au péril» suivant leur juste expression, et il se rallie sans réserve et de tout cœur au Gouvernement qui a pris le seul titre qui convienne en ce moment suprême où se trouve la patrie de «Gouvernement de la Défense Nationale»[4] . En même temps les murs se couvrent d'affiches reproduisant la proclamation du nouveau préfet de la Sarthe, G. Le Chevalier. La garde nationale silléenne est organisée à l'échelon cantonal : chaque commune a sa compagnie, commandée par un capitaine ; l'ensemble constitue un bataillon dont le chef est l'agent-voyer, M. Jardin, et le porte-drapeau M. Ventrion, sculpteur. Le service médical est assuré par le docteur Touchard qui porte le titre ronflant de «chirurgien aide-major». Même les sexagénaires sont incorporés dans la garde nationale. Celle-ci se réunit ponctuellement deux fois par semaine sur la place au Blé (actuellement place de la République) et les gardes nationaux assurent jour et nuit une surveillance vigilante aux deux postes de la Grande-Rue et de la Mairie, interrogeant avec soin tout étranger suspect. Evoquant, vingt-quatre ans plus tard, ses souvenirs de guerre, le docteur Touchard écrivait : «Pauvre garde nationale ! Comme tout cela était superflu ! Comme tout cela nous paraît ridicule à distance ! Mais si nous étions naïfs, comme nous étions sincères !... Sans doute, de loin, nous avons l'air de grands enfants qui jouent aux soldats, mais il n'en était pas ainsi. Nous croyions sérieusement à l'efficacité de notre rôle, et, et si l'occasion s'était offerte, nous ne l'aurions certes pas laissé échapper.»[5]

19 septembre 1870. – Le Conseil municipal vote un crédit de 3.000 francs pour différents travaux défensifs et pour l'équipement des gardes nationaux qui pourraient être éventuellement mobilisés. Cette mesure est complétée, le 14 octobre, par l'affectation de l'excédent de recettes, soit 4.724 fr. 50, à l'organisation de la défense communale, et, le 23 octobre, par le vote d'une imposition extraordinaire de cinq centimes par franc, pendant cinq ans, sur le principal des quatre contributions, pour parer aux mêmes besoins[6].

---

4 Id., f^os^ 132 v° et 133.

5 D^r^ A.Touchard, loc.cit., pp. 19-20.

6 Arch. com. de Sillé. Reg. 12, f^os^ 134, 134 v°, 137 v°.

22 septembre 1870. – Par arrêté du préfet de la Sarthe, G. Le Chevalier, un Comité de défense cantonale est créé à Sillé. Il comprend un président, le docteur Touchard, ami personnel du préfet, et six membres : MM. Boistard, de Rouessé ; Coutelle, conseiller d'arrondissement ; Garreau, instituteur à Sillé ; Benoît, capitaine des pompiers ; Pelletier-Leballeur, lieutenant des pompiers ; Péan-Lelardeux, sous-lieutenant des pompiers. Il est chargé de mettre en état de défense tout le territoire cantonal, de procéder au recensement des armes et à la distribution de celles qu'a fournies le département, de veilleur au recrutement de la garde nationale, de former des corps francs, de se tenir en liaison constante avec le Comité central de défense du Mans. Il se met aussitôt à l'œuvre. L'école communale est transformée en poudrière et peut disposer, quelques jours plus tard, de 22.000 cartouches ; les routes sont partiellement coupées ; on n'y laisse que le passage d'une charrette ; elles seront même entièrement coupées au premier danger ; on marque les arbres destinés à être abattus quand l'ennemi sera signalé. La garde nationale multiplie ses patrouilles de jour et de nuit. Les bruits les plus fantaisistes circulent et doivent toujours être soigneusement vérifiés. La misère – hélas ! – augmente dans les milieux ouvriers. Le Comité de secours, créé à la hâte, parvient à recueillir 24.000 francs qui permettent de subvenir aux détresses les plus criantes.

23 octobre 1870. – Le Conseil municipal met à la disposition du Comité de défense trois couleuvrines qui appartiennent à la ville et pourraient servir, le cas échéant. «de petits canons destinés à la guerre d'embuscade.». Il se ravise toutefois, à la fin de novembre, et met ses couleuvrines, ainsi que deux autres petits canons à la disposition du département, mais demande qui, si on les fond en une seule pièce, le nom de Sillé soit gravé sur le nouveau canon «comme souvenir de la donation»[7].

30 octobre 1870. – C'est un dimanche. Une revue générale de la garde nationale est passée sur la place au Blé. Chaque garde national peut présenter un fusil, mais malgré tous les encouragements officiels, et notamment ceux des généraux du camp de Conlie récemment créé,

7 Id., f^os^ 137 v°, 139.

l'armement est hétéroclite : les uns ont des fusils donnés par le département, les autres – ce sont les plus nombreux – n'ont que leur fusil de chasse. On se sépare pourtant dans une atmosphère d'allégresse patriotique, en criant « Vive la France ! Vive la République ! » Le soir, un punch d'honneur réunit les officiers. Tous boivent au succès de l'Armée de Bazaine, à Metz. Soudain une dépêche arrive : «C'est une victoire !» crie une voix au fond de la salle. Fiévreusement la dépêche est ouverte ; elle apprend la trahison de Bazaine ; le maréchal a livré son armée, ses drapeaux ; Metz a capitulé. Alors les voix se taisent, les gorges se serrent ; chacun rentre chez soi, angoissé, l'âme agitée des plus sombres pressentiments.

10-15 novembre 1870. – Le camp de Conlie, créé par Gambetta dès la fin d'octobre, sur les conseils du général de Kératry, commandant en chef de l'Armée de Bretagne, est presque entièrement aménagé. Etabli sur le tertre de la Jaunelière, au nord de Conlie, à cheval sur la voie ferrée et sur la route du Mans, il est destiné à servir de centre d'instruction pour les mobilisés bretons et peut contenir 60.000 hommes. Dès le milieu de novembre, des trains militaires y amènent les premières troupes. Les autorités de Sillé reçoivent des instructions sévères pour que ces arrivées massives de soldats ne provoquent ni hausse factice des cours des denrées, ni troubles publics, notamment dans les débits de boissons.

Pour faciliter la correspondance des mobilisés bretons avec leurs familles, un imprimeur de Sillé dont le nom deviendra célèbre Léon Besnardeau, invente les premières cartes postales de France. Ces cartes, à vrai dire, ne sont illustrées que de dessins patriotiques (fusils, canons, boulets, épées, guirlandes de feuilles de chêne et de laurier, drapeaux, etc...) et ne portent comme légendes que les mots «Guerre de 1870. Camp de Conlie. Souvenir de la défense nationale. Armée de Bretagne», ou encore «Guerre de 1870-1871. Souvenir de la Défense nationale. Armées de terre et de mer». Besnardeau, qui eut, sans le vouloir, une idée presque géniale, était loin de prévoir le brillant avenir réservé à la carte postale !

Le camp de Conlie aurait pu rendre les plus appréciables services. Malheureusement l'organisation administrative s'y avéra singulièrement défectueuse. Les malheureux mobilisés bretons manquèrent bientôt de vêtement et de chaussures. Ils pataugèrent à longueur de journée dans ces terres grasses que détrempaient sans cesse les pluies et les chutes de neige. Malgré une visite de Gambetta qui vint personnellement, à l'improviste, en décembre, ranimer les énergies, le camp sera définitivement abandonné deux mois après sa création, ne laissant dans la mémoire des jeunes recrues bretonnes que d'affreux souvenirs et d'amers regrets. Le poète Th. Botrel se fera plus tard l'écho de ces plaintes et de ces souffrances dans strophes aujourd'hui peu connues :

« Conlie ! Oh ! Que fois, le soir,
Les larmes aux yeux, notre père
A maudit avec désespoir
Le temps où l'Ange de la Guerre
Planait, rouge, sur ton camp noir !... »

Mais Botrel – après la défaite – se laissera aussi bercer par l'espoir de la revanche prochaine, et, faisant allusion aux cartes postales de Besnardeau, il écrira encore :

On voit la nuit de l'Oubli faite
Sur la guerre et sur la défaite...
Mais un humble bout de carton
Et ces trois mots « Camp de Conlie »
Nous font frémir ; un vrai Breton
Jamais la Revanche n'oublie.

Le camp est évacué, les mobilisés bretons seront en grande partie affectés au 21e Corps de la IIe Armée de la Loire, commandé par le général Jaurès, et prendront part, en janvier 1871, à la bataille du Mans. Seuls, un monument commémoratif, érigé au sommet du tertre de la Jaunelière et quelques traces de maçonnerie le long de la voie ferrée Paris-Brest rappellent aujourd'hui le souvenir de l'ancien

camp de Conlie[8].

24 novembre 1870. – Les événements se précipitent ; l'ennemi approche et envahit le nord-est du département. Le Comité de défense de Sillé adresse à tous les maires du canton une circulaire pour leur demander d'engager leurs administrés à obéir avec patriotisme aux réquisitions imposées par les circonstances et d'activer la défense de leur commune en faisant prendre immédiatement les armes aux gardes nationaux, en distribuant des provisions de poudre aux détenteurs de fusils de chasse, en multipliant les patrouilles de jour et de nuit.

Dans la matinée du 24, de longues files de voitures transportant des réfugiés et leur pauvre mobilier traversent Sillé, se dirigeant vers la Bretagne. Les rumeurs les plus alarmantes circulent. Un véritable affolement s'empare des Silléens, persuadés de l'arrivée imminente des Prussiens dans la ville. Déjà plusieurs familles quittent Sillé, avec précipitation. Ces craintes sont encore accrues dans l'après-midi par l'arrivée inopinée sur la place au Blé d'un bataillon en retraite. Le commandant des mobiles, M. de la Ferronnays, affirme qu'il est suivi «à six lieues» par les Prussiens. Il est de bonne foi, mais ses renseignements, inexacts, télégraphiés aussitôt de Sillé à Laval et à Rennes, mettent en émoi toute la Mayenne. Le drapeau noir est même hissé à la préfecture de Laval ! Ce n'est heureusement qu'une fausse alerte, mais les nerfs des Silléens sont mis à rude épreuve.

Fin novembre 1870. – Des «mobilisés», descendus à l'hôtel de Bretagne, paraissent suspects. Un détachement militaire arrive du camp de Conlie, en pleine nuit, pour s'enquérir de leur identité. Elle est soigneusement vérifiée, et les «mobilisés» peuvent continuer leur route.

Un matin, des troupeaux de moutons venant du Perche traversent Sillé. Les autorités silléennes reçoivent l'ordre de les dérouter et de les diriger sur le camp de Conlie. Ces moutons-là, au moins, serviront au ravitaillement des

8 Sur le camp de Conlie, cf. P.Talliez, *Histoire du camp de Conlie* (Le Mans, Monnoyer, 1913) - Dr A.Touchard, loc. cit., passim.

troupes françaises !

20 décembre 1870. – Après l'évacuation du camp de Conlie, les contingents de soldats bretons non incorporés dans les troupes du général Jaurès regagnent la Bretagne en passant par Sillé. Les « mobiles » de Vitré arrivent les premiers. C'est une véritable invasion ! Les maisons particulières ne suffisent pas à contenir cette cohue massive de soldats, et notre vieille église Notre-Dame elle-même se trouve pour quelques jours transformée en caserne. On imagine assez mal les soldats couchant dans la nef et dans les bas-côtés de l'église ; c'est pourtant l'exacte vérité. Quand surviennent les autres mobiles, ceux du Morbihan et ceux du Finistère, aucun local de Sillé ne peut plus les recevoir, même l'église, et les autorités militaires doivent les envoyer bivouaquer en forêt, par une température sibérienne, sur les bords du grand étang, alors complètement gelé. Les mobiles bretons occupent leurs loisirs forcés à organiser d'interminables concours de glissades sur l'étang. Et l'ennemi est à moins de cinquante kilomètres de Sillé ! Sinistre tableau de «l'Année terrible...»

Nuit de Noël (24-25 décembre 1870). – Dans la nuit du 24 au 25 décembre – nuit de Noël – ces pieux Bretons n'oublient pas la naissance du Christ et restent fidèles à leurs vieilles traditions. Une messe de minuit – pittoresque et originale, mais combien pathétique ! – est célébrée dans la grande prairie située entre l'étang et la route de Saint-Mars-du-Désert. Le froid est très vif ; bouleaux et chênes sont poudrés de givre. Un autel – c'est une simple table de bois – est dressé au pied d'un chêne. Un aumônier du camp de Conlie célèbre la messe devant toutes les troupes, au milieu du recueillement général. Plusieurs notabilités silléennes y assistent. A minuit, les tambours battent aux champs. Puis, la cérémonie s'achève, et chaque soldat regagne sa tente, songeant à cette étrange fête de Noël, passée en pleine forêt, près des feux de bivouac, sur les bords d'un étang, dans une nuit glacée.

Fin de 1870 et début de 1871. – Aux rumeurs alarmantes, presque toujours invérifiables, se mêlent parfois des racontars rocambolesques. Dès la fin de 1870, on dit, par

exemple, que le château de Sourches, à Saint-Symphorien, abrite des armes et des munitions allemandes, et même que des Prussiens s'y cachent. Le régisseur du château doit publier un démenti dans la presse pour apaiser les esprits. Des gens qui se prétendaient bien renseignés considéraient comme certaine la présence du comte de Chambord, prétendant au trône de France, et du pape Pie IX dans un château de la Sarthe. Malgré tous les démentis officiels la crédulité populaire continua de broder sur ce thème à l'infini. En janvier 1871, à l'approche des Prussiens, approche bien réelle cette fois-ci, de bonnes âmes, à Marolles-les-Braults, prétendirent que les Prussiens amenaient avec eux comme otages le duc de la Rochefoucauld et le pape Pie IX qu'ils avaient découverts au château de Bonnétable, cachés au fond des caves, dans des barriques !

Ailleurs, on affirmait que le comte de Chambord, déjà devenu roi, et le pape Pie IX parcouraient nos chemins sarthois, toujours cachés dans des barriques transportées sur des charrettes, et qu'ils étaient venus en pèlerinage à Notre-Dame-du-Chêne de Vion. On donnait même des précisions : la barrique pontificale était tapissée de soie rouge et la barrique royale de soie blanche fleurdelisée ! Certains prétendaient, au contraire, que lesdits tonneaux étaient entreposés à l'abbaye de Solesmes ; d'autres enfin affirmaient sans sourciller que ce n'était pas le comte de Chambord qui accompagnait le pape, mais le roi de Prusse ; tous les deux se cachaient dans des barriques dissimulés au fond des bois ; ils n'osaient pas parler le jour, mais la nuit ils conversaient par la bonde[9] !

On se demande dans quels cerveaux de primates ont pu germer ces élucubrations qui permettent d'entrevoir les abîmes insondables de la bêtise humaine. Heureusement, pour compenser ces sottises de la crédulité populaire, de nobles cœurs avaient des sentiments plus élevés et manifestaient même de généreuses initiatives. C'est ainsi qu'à l'instigation du docteur Touchard était créé dans notre hôpital-hospice un Comité de secours aux blessés, bientôt affilié à la Société internationale de secours aux blessés.

9 Dr P.Delaunay, L'esprit public dans le département de la Sarthe pendant et après la guerre de 1870-1871 (Le Mans, Monnoyer, 1953), pp. 56-57.

Ce Comité comprenait les trois médecins de Sillé, dont le docteur Touchard, président, l'abbé Chaillou, curé-doyen, M. Flavien Duval, M. Edouard Bachelier. Notre hospice fut prêt à recevoir quarante blessés militaires. Ce chiffre sera porté plus tard – hélas ! – à 400 blessés. La charité privée, énergiquement stimulée par le dynamique curé-doyen, l'abbé Chaillou, fit des prodiges. Sillé fut transformée en un véritable hôpital. A côté de l'ambulance-mère, établie à l'hospice, on compta jusqu'à 37 ambulances privées, contenant chacune au moins quatre lits et jouissant des immunités accordées par la convention de Genève. Les champs de bataille n'étaient pas loin – moins de quarante kilomètres – et les blessés affluaient dans toutes nos petites villes et nos villages. A Sillé, des mères de famille, devenues infirmières bénévoles, rivalisaient de zèle et d'abnégation au milieu de terribles maladies que ne soignait pas notre thérapeutique moderne : dysenteries, typhoïdes, varioles noires. Les trois religieuses de l'hôpital – les sœurs Marie, Félicité et Marcelline – fidèles à leur idéal de foi et de charité, se dépensèrent sans compter, et l'une d'elles, la sœur Marie, mourut même au milieu des blessés, victime de son dévouement.

13-15 janvier 1871. – Sillé allait connaître encore des heures plus sombres. Le 12 janvier 1871, les Prussiens vainqueurs entraient au Mans, et la IIe Armée de la Loire, commandée par le général Chanzy battait en retraite sur Laval et sur Mayenne. Sillé fut même pendant trois jours le siège du Grand Quartier Général de cette Armée. On trouvera à l'article suivant le récit détaillé de ces trois journées dramatiques.

16 janvier 1871. – Le lendemain même du jour où Chanzy quittait Sillé, les premiers casques à pointe prussiens y arrivaient par la route du Mans. C'étaient des ulhans, une vingtaine de uhlans, revolver au poing, venus en éclaireurs. L'officier qui les commandait prévient le maire, le docteur Maret, que Sillé devra loger le soir même 4.000 ou 5.000 Prussiens et fournir de la paille, de l'avoine, du foin pour les chevaux. Le maire n'avait pas le choix et l'ordre fut exécuté. Des sous-officiers prirent à la mairie le plan de la vile et se partagèrent les rues pour y fixer les logements. Dans l'après-midi, le gros de l'armée fit son entrée triomphale à Sillé,

jouant l'hymne national prussien. Les soldats, bien nourris, bien portants, marchaient d'un air matinal, et les pauvres Silléens, cachés derrière les rideaux de leurs fenêtres, ne pouvaient s'empêcher de faire une triste comparaison entre cet allègre défilé et l'autre défilé qu'ils avaient vu quelques jours plus tôt, celui de l'armée de Chanzy en déroute. Leurs cœurs se serrent encore davantage quand ils voient passer, au milieu des baïonnettes prussiennes, les groupes compacts des prisonniers français. Il y eut même une scène que seule une imagination étrangère pouvait concevoir. On vit brusquement un homme, portant le costume d'un mobile français, se précipiter à genoux devant le général prussien et implorer sa grâce. Cet homme était un allemand déguisé en soldat français. Les Prussiens avaient souvent recours à ce procédé dégradant pour humilier les vaincus. Ils l'employèrent à Sillé.

Toute la ville fut occupée militairement, sous la domination absolue d'un commandant de place. Le soir même du 16 janvier, les Silléens reçurent l'ordre d'illuminer leurs maisons, et ce fut un spectacle navrant pour les infortunés habitants de voir leur chère ville de Sillé prendre un air de fête, avec tous ses lampions allumés, alors que les cœurs étaient si angoissés et si tristes.

17 janvier et jours suivants. – Le lendemain, ordre contraire : tous les feux devront être éteints après huit heures du soir. Sans cesse des patrouilles parcourent les rues pour s'assurer si chaque militaire est à son poste ; les officiers eux-mêmes n'échappent pas à la consigne et leurs chambres sont parfois visitées.

Les Prussiens se font un malin plaisir d'énumérer complaisamment aux habitants toutes les défaites de l'armée française. Il est impossible de vérifier leurs affirmations, car Sillé est sans courrier postal, sans aucune communication avec l'extérieur.

Sauf de rares exceptions, les officiers prussiens, pris individuellement, se montrent assez courtois, assez différents même, avec les habitants, mais il n'en est pas de même des soldats qui trop souvent font preuve

d'indélicatesse ou de grossièreté. Ici, c'est un ménage d'ouvriers, chez lequel pendant toute la durée de l'invasion les occupants réquisitionnent l'unique lit de l'appartement, laissant la femme, malade, ne disposer que d'une chaise ; là, c'est une maison où le bois de chauffage manque ; alors les soldats utilisent le mobilier comme combustible ; ailleurs, où la maison est plus cossue, c'est la cave qui est mise au pillage, et le vin coule à flots. Un horrible détail a été relevé par le docteur Touchard dans ses «Souvenirs» : de hideux marchands juifs avaient suivi l'armée prussienne, tels des corbeaux, et achetaient à vil prix aux portes mêmes de Sillé les objets que des soldats effrontés volaient à des Silléens. La découverte de fusils français, abandonnés par les mobiles au cours leur retraite, faillit coûter cher à la ville. C'est à grand peine que les Prussiens purent être convaincus de l'innocence des habitants ; en tout cas, les crosses de ces fusils furent brisées publiquement sur la place des Minimes, près de la mairie. De même, la découverte d'un chassepot chez un Silléen, M. Garnier, faillit coûter la vie à son détenteur, qui en fut quitte heureusement pour la peur. A Parennes, où un soldat français, convalescent à la ferme du Chat-Damné et se préparant à rejoindre l'armée de Chanzy, avait voulu tuer un uhlan, le pillage systématique de la commune est ordonné, malgré les protestations du maire.

Au Grez, un paysan qui avait tiré sur un gibier – fâcheuse inconscience dans un pays occupé ! – attire sur sa commune les foudres des autorités prussiennes, qui obligent cet humble village à payer une contribution de guerre énorme pour l'époque 5.000 fr. La somme est immédiatement empruntée à la banque Chaignon et payée sur l'heure aux Prussiens. Sillé faillit même payer cette contribution à la place du Grez, car les Allemands s'étaient à tort figuré que le coup de fusil avait été tiré sur le territoire de Sillé. Déjà, en garantie de la rançon, des fermiers avaient dû amener sur la place au Blé une grande partie de leurs bestiaux.

22 janvier et jours suivants. – Les Prussiens organisent une grande revue sur la place St-Etienne. Les habitants sont intrigués par ce déploiement inhabituel des forces

d'occupation. Les Prussiens se chargent alors de leur apprendre que cette revue est organisée pour célébrer la proclamation, faite quatre jours plus tôt au château de Versailles, dans la galerie des Glaces, de Guillaume Ier, roi de Prusse, comme empereur d'Allemagne.

Le dernier commandant prussien de Sillé, le colonel Lichtenstein, était, malgré son nom, d'origine française. Sa famille ne s'était établie en Allemagne que depuis la révocation de l'Edit de Nantes. Il administra Sillé avec une modération que loua le docteur Touchard, pourtant peu suspect de «collaboration». Un jour, il voulut rendre les honneurs religieux à un de ses sous-officiers qui venait de mourir. Ce sous-officier était protestant ; or, parmi les troupes allemandes logées à Sillé il n'y avait aucun pasteur. D'accord avec le docteur Touchard, il s'adressa au curé-doyen, l'abbé Chaillou, sans lui révéler la religion du défunt. C'est ainsi qu'un prêtre catholique accompagna au cimetière, sans le savoir, le cercueil d'un soldat protestant. L'abbé Chaillou ne blâma aucunement, semble-t-il, cette initiative qui partait d'un bon naturel et que légitimaient les circonstances.

Malgré les exactions individuelles dont fut trop souvent victime la population de Sillé, notre ville eut moins à souffrir de l'invasion que d'autres villes voisines. Cette mansuétude relative des vainqueurs pour les vaincus s'explique en grande partie par les sentiments d'humanité dont firent preuve les habitants, et notamment les trois médecins de Sillé, à l'égard des blessés, de tous les blessés, qu'ils fussent français ou allemands.

28 janvier 1871 et jours suivants. – Le 28 janvier, l'armistice était signé. Au moment de sa signature, les Allemands avaient atteint les étangs de Barbé et de sainte Mélaine, à quelques kilomètres de Laval. L'armistice reporta leurs lignes avancées au-delà de la vallée de l'Erve. A Sillé, comme toujours, ce furent les Allemands qui, poussant des «hurrahs !», apprirent la nouvelle aux habitants. D'après les conventions de l'armistice, notre ville était comprise dans la «zone neutre», c'est-à-dire une bande de terrain, large d'environ vingt kilomètres, qui devait séparer les belligérants.

Les avant-postes français étaient situés à Couptrain, Javron, Villaines, Trans, Izé, Ste-Gemme-le-Robert, Evron, Châtres, Livet et Vaiges, puis ils se prolongeaient au sud de la Mayenne jusqu'à Grez-en-Bouère et Bierné. Malgré leur tristesse de se sentir provisoirement vaincus, les Silléens d'alors voyaient poindre avec joie les premières lueurs de la liberté.

Le lendemain 29 janvier, le dernier casque à pointe quittait Sillé. Les Prussiens avaient occupé la ville pendant treize jours.

Le docteur Touchard a consigné ainsi dans ses « Souvenirs » les impressions qu'il ressentit alors : « Le convalescent qui se lève pour la première fois au sortir d'une rude maladie hésite et tombe. Il nous faudra de longs mois, à nous aussi, pour nous remettre de la terrible secousse. Que de ruines et de misères ! Maintenant que nous voici rattachés au reste de la France, les nouvelles, jour par jour, nous arrivent et nous attristent. Ah ! Nous pouvons faire le compte de nos morts. Ils sont nombreux, ceux qui manquent à l'appel, mais il semble en vérité que devant cette terrible leçon les douleurs privées s'effacent devant la douleur même de la Patrie, et nous acceptons, tête baissée, l'odieux traité de Francfort.»[10]

10 Dr A.Touchard, loc.cit., pp. 169-170.

# LE GENERAL CHANZY ET LE GRAND QUARTIER GENERAL DE LA IIE ARMEE DE LA LOIRE A SILLE-LE-GUILLAUME (13-15 JANVIER 1871)[11]

Le 12 janvier 1871, après deux jours de sanglants combats, les Prussiens vainqueurs entraient au Mans, et la IIe Armée de la Loire, commandée par le général Chanzy – un jeune général de 47 ans – commençait dans des conditions affreuses une interminable retraite à travers les campagnes sarthoises et mayennaises, couvertes de neige, par un froid sibérien, sur des routes glissantes de verglas. Cette armée comprenait dans son ensemble trois corps : le 16e corps d'armée, qui avait pour chef l'amiral Jauréguiberry ; le 17e corps, commandé par le général de Colomb ; le 21e corps sous les ordres du général Jaurès.

Chanzy avait eu d'abord l'intention de diriger son armée sur Alençon, d'où par Evreux et Dreux, il aurait tenté une marche hardie sur Paris investi. Déjà il avait donné des instructions dans ce sens, quand il reçut de Gambetta, ministre de la Guerre, l'ordre de se replier sur Laval et Mayenne. De Domfront-en-Champagne, où il avait installé, le soir du 12 janvier, son grand quartier général, Chanzy modifia donc son dispositif, devenu dispositif de retraite : le 16e corps dut suivre la route du Mans à Laval, le 17e se diriger vers Conlie et Sainte-Suzanne, le 21e enfin venir coucher à Sillé-le-Guillaume, au cas où le général Jaurès aurait pu passer la Sarthe entre Montbizot et Beaumont[12].

11 Les deux sources essentielles sur le séjour de Chanzy à Sillé, consistent d'abord dans les souvenirs du général Chanzy lui-même, qu'il publia dès 1871 sous le titre «*Campagne de 1870-1871. La deuxième armée de la Loire*» (Paris, Plon, 1871) et auxquels il ajouta, soit au cours de son récit, soit en annexe, de multiples et précieux documents officiels, - ensuite dans les souvenirs du médecin silléen dont il a été question à l'article précédent, le docteur A.Touchard, «*Autour du camp de Conlie. Notes et souvenirs*» (Le Mans, Pellechat, 1894). Les archives communales de Sillé (registres de délibérations municipales et registres de correspondances) ne donnent aucun renseignement sur le séjour de Chanzy. Sur l'état des esprits dans la Sarthe à cette époque, cf. Dr P.Delaunay, *L'esprit public dans le département de la Sarthe pendant et après la guerre de 1870-1871* (Le Mans, Monnoyer, 1953).

12 Si le général Jaurès n'avait pu passer la Sarthe qu'entre Le Mans et Montbizot, il devait venir cantonner à Conlie - éventualité qui n'eut pas lieu.

Les premiers débris de l'armée en retraite parvinrent à Sillé dans la matinée du 13 janvier. Le docteur Touchard, alors président du Comité de défense de Sillé, a raconté ainsi dans ses « Souvenirs » sur le camp de Conlie l'arrivée lamentable des pauvres troupiers français : «Presque en même temps débouchent par la route du Mans des escadrons de cavalerie, de l'artillerie, de l'infanterie. Ils marchent silencieux et pêle-mêle ; il gèle à pierre fendre. La neige est devenue une poussière noire dans laquelle se traînent péniblement tous ces hommes brisés de fatigue. Ce n'est plus une armée, c'est un troupeau qu'on pousse et qui fuit en débandade. Il faudrait la plume d'un Tite-Live pour noter ces horreurs. Toutes ces masses se profilent et s'estompent sous un ciel obstinément gris, qui ne laisse pas voir le plus petit rayon de soleil. C'est bien la journée de la désespérance. Depuis des heures et des heures défilent devant nous toutes ces troupes, dans le plus morne silence, que rompent à peine les bruits de tous ces pas confondus avec ceux des caissons d'artillerie et des voitures d'ambulances.»[13] Brusquement, les jarrets se raidissent, les torses se redressent, les yeux s'illuminent : c'est le généralissime en personne, Chanzy, qui apparaît dans la Grande-Rue de Sillé, suivi de tout son état-major. «Sa figure, écrit le docteur Touchard, respire une mâle énergie, et dans la résignation de son attitude il conserve une dignité bien française.»[14] Une quarantaine de prisonniers prussiens, dont plusieurs officiers encadrés de fantassins français, ferment le lugubre cortège.

C'est à Sillé que Chanzy établit son grand quartier général, dans la maison de M. Edouard Bachelier, l'actuel Hôtel de Ville. Il devait y rester trois jours, les 13, 14 et 15 janvier. Une dépêche de Gambetta l'y attendait. Le ministre lui confirmait l'ordre de se replier sur Laval et Mayenne, mais lui suggérait aussi l'idée d'organiser une résistance éventuelle dans la forêt de Sillé. «Ma pensée, lui écrivait le ministre, a toujours été que le terrain devait être disputé pied à pied, comme vous l'avez déjà fait dans votre belle retraite. Quant au dessein que vous nourrissiez de vous

13 Dr A.Touchard, loc.cit., pp. 81-82.

14 Id., p.83. La partie de la Grande-Rue de Sillé, comprise entre l'Hôtel de Ville et pont de la ligne Paris-Brest porte aujourd'hui, à juste titre, le nom de «rue du Docteur Touchard».

arrêter, s'il était possible, entre Alençon et Pré-en-Pail pour, de là, tenter une marche hardie par Dreux et Evreux, je vous ferai remarquer que cette tentative généreuse était de nature à amener la perte de votre armée. D'une part, en effet, vous auriez couru risque de ne point refaire vos troupes avant de reprendre votre marche, et, d'autre part, vous auriez infailliblement rencontré sur votre chemin l'armée de Frédéric-Charles, commandant général des forces prussiennes dans l'Ouest, laquelle, parcourant du Mans à Dreux ou à Mantes une corde dont vous-même parcourriez l'arc, vous aurait nécessairement gagné de vitesse. Nous estimons donc qu'à tous les points de vue la retraite sur Mayenne et Laval est infiniment préférable. Il va de soi qu'en vous parlant de la rivière Mayenne comme ligne défensive nous n'avons nullement entendu vous prescrire d'aller jusque-là. C'est une limite extrême que nous vous avons indiquée, mais il est certain que si vous trouvez dans l'intervalle, par exemple dans la forêt de Sillé, de bonnes positions défensives, nous nous en applaudirons pour notre part, car, ainsi que je vous l'ai dit en commençant, nous désirons que le sol de la patrie soit disputé pied à pied...»[15] Ce projet sera réalisé en partie, mais les combats se livreront au Sud-Est de Sillé, et non dans la forêt.

C'est de Sillé qu'au soir de ce 13 janvier, Chanzy adressa son rapport officiel à Gambetta sur la malheureuse bataille du Mans[16]. En même temps, il adressait ses instructions pour le lendemain aux commandants des trois corps d'armée. Le pays se prêtant admirablement à la défense et à la guerre d'embuscade, ordre fut donné de s'y arrêter et d'y reconstituer l'armée, tout en résistant éventuellement à l'ennemi : le 16e corps constituant l'aile droite, sur la route de Laval au Mans, vers Joué-en-Charnie ; le 17e corps au centre, vers Saint-Symphorien, Rouez et Parennes ; enfin, le 21e corps, l'aile gauche, à Sillé et aux environs immédiats. Le grand quartier général était maintenu à Sillé, ainsi que le quartier général du 21e corps ; celui du 17e corps à Parennes ; celui du 16e corps à Joué-en-Charnie.

Sur ces entrefaites, le préfet Le Chevalier, qui avait

15 Général Chanzy, La deuxième armée de la Loire, pp.339-340.
16 Id., pp.346-350.

quitté Le Mans la veille à cinq heures du soir en compagnie du général Chanzy, arrivait à Sillé, après un arrêt à Conlie, et descendait chez le docteur Touchard, l'un de ses amis politiques. Il était accompagné du Sous-Préfet de Saint-Calais, M. Brunet, et de MM. Maudoux, Pasquier, Perrin, chefs de division à la Préfecture. Il venait à Sillé pour seconder Chanzy et tâcher d'organiser la résistance dans la partie non envahie de son département. La mairie de Sillé-le-Guillaume fut ainsi pendant quelques jours le siège officiel des services de la Préfecture de la Sarthe. Le préfet resta même près de trois semaines à Sillé. Il rendit de grands services à Chanzy en lui faisant passer secrètement de précieux renseignements par l'intermédiaire de deux courageux Silléens, MM. Laurière et Bruneau, qui franchirent plus d'une fois les lignes prussiennes, porteurs de télégrammes chiffrés cousus sous leurs blouses.

Dans la nuit du 13 au 14 janvier, des patrouilles, envoyées en reconnaissance sur l'ordre du général Jaurès, sillonnèrent tout le pays, particulièrement les hauteurs qui dominent la ville. Une aventure, plaisante au début, mais qui eût pu finir tragiquement, advint alors à deux gardes nationaux de Sillé, deux braves ouvriers, MM. Charlot et Cormier. Ils connaissaient toutes les maisons, tous les chemins, tous les sentiers des environs ; aussi avaient-ils été choisis comme guides pour accompagner un groupe de cavaliers envoyés en éclaireurs. La petite troupe avait à peine parcouru deux ou trois kilomètres que les cavaliers, éperonnant leurs montures et fonçant à toute allure, abandonnèrent brusquement sur la route nos deux silléens, pantois et décontenancés. Ceux-ci revenaient à Sillé, assez fâchés de leur mésaventure et méditant sur l'ingratitude des hommes, quand ils rencontrèrent soudain d'autres éclaireurs français. Peu familiarisés avec l'uniforme de la garde nationale silléenne, ces éclaireurs prirent nos deux guides pour des espions. Ils les amenèrent au grand quartier général, où leur présence déchaîna les huées et les vociférations. «Il faut un exemple ! Qu'on les fusille !» hurlait-on de tous côtés. Par un hasard providentiel, M. E. Bachelier, l'amphitryon du général Chanzy, traversait sa cour. Il reconnaît aussitôt ses deux compatriotes, essaie de calmer la fureur patriotique des soldats et des officiers, puis

va rapporter l'incident à Chanzy. Le général donne aussitôt des ordres, et les deux pauvres diables sont relâchés, plus morts que vifs.

Dans la journée du 14, les troupes du 21e corps occupèrent les positions qui leur avaient été fixées : la 1re division, commandée par le général Rousseau, s'établit à Saint-Rémy ; la 2e, avec le général Collin, à Montreuil-le-Chétif ; la 3e, avec le général de Villeneuve, entre Sillé et Conlie ; la division dite de Bretagne, avec le général Gougeard, à Mont-Saint-Jean ; enfin, les troupes de réserve à Sillé. Le général Jaurès, commandant du 21e corps, établit son poste de commandement au bas de la ville, à La Coque, près du pont du chemin de fer. A la gare même de Sillé, deux pièces d'artillerie avaient été mises en batterie, prenant en enfilade la voie ferrée.

La population de Sillé ne comprenait rien à toutes ces manœuvres. Elle s'indignait même qu'on osât laisser les soldats hors de leurs cantonnements par un froid aussi rigoureux. Le temps, en effet, était glacial et la neige si abondante que les chevaux y enfonçaient jusqu'au poitrail.

Le 15 janvier, vers huit heures du matin, des éclaireurs algériens annoncèrent que des colonnes ennemies, venant de Conlie, se dirigeaient vers Sillé. Elles se heurtèrent bientôt aux troupes du général de Villeneuve qui les accueillirent par des rafales de mitrailleuses et les forcèrent à se jeter dans les champs ou dans les chemins de traverse. Les Prussiens mirent alors en batterie plusieurs pièces d'artillerie et une vive canonnade s'engagea de part et d'autre. Les artilleurs allemands étaient gênés par le brouillard qui les empêchait de régler leur tir, mais ils mirent en action une batterie de fort calibre qui causa de sérieuses pertes dans les rangs français, sans toutefois faire taire nos pièces qui leur répondaient coup pour coup. A Sillé, la population, anxieuse, entendait fort bien ce tintamarre d'artillerie et même le sifflement des balles. Deux «bombes» tombèrent au bas de la ville, dans le talus du chemin de fer.

C'est entre Saint-Rémy et Crissé que le combat fut le plus acharné. D'autre colonnes prussiennes, venues de

Crissé, s'approchaient de Saint-Rémy et de Sillé à la fois par la voie ferrée et par la route qui lui est parallèle. Le 5e bataillon de la Sarthe, appuyé par le 22e de ligne, opposa tout d'abord une héroïque résistance à la progression ennemie, mais les Prussiens se ressaisirent. Ils allaient reprendre leur marche en avant, quand le commandant Bonnefond, à la tête d'un bataillon du 58e, se précipita sur eux en criant «Vive la France !», les chargea à la baïonnette et les contraignit à une retraite précipitée. Enhardies par ce succès inespéré, les autres troupes du général Rousseau poursuivirent les fuyards avec une telle furie qu'elles les refoulèrent jusqu'à un kilomètre au-delà de Crissé, en faisant de nombreux prisonniers, dont un major hanovrien.

Cette victoire fut – hélas ! – sanglante. On se battit avec acharnement, par exemple, à la maisonnette du passage à niveau 127, c'est-à-dire l'actuelle gare de Crissé. Des Prussiens juchés sur le toit, tiraient à bout portant sur nos soldats. Un groupe de hardis marins accourut et, la hache à la main, s'empara de la pacifique maisonnette transformée en forteresse. Ce fut un affreux corps à corps, une tuerie à coups de hache qui dégénéra en boucherie. Le docteur Touchard, qui vint le lendemain dans cette maisonnette pour voir s'il n'y restait pas quelques blessés, affirme que ses pieds enfonçaient jusqu'à la cheville dans le sang coagulé.

C'est du haut du vieux donjon de Sillé , le donjon du XVe siècle, que le général Chanzy assista à toute la bataille, malgré une angine qui le faisait assez cruellement souffrir, et qu'il put voir le succès remporté par la 1re division du 21e corps, à l'aile gauche de nos lignes. Ce succès devait être malheureusement sans lendemain. Le 16e corps, pourtant, à l'aile droite, après avoir soutenu de durs combats à Longnes et à Chassillé et s'être retiré en bon ordre jusqu'à Saint-Jean-sur-Erve, avait pu, lui aussi, résister victorieusement aux attaques répétées des Prussiens. Seul, l'abandon prématuré d'une position avait permis aux ennemis d'y pénétrer à la tombée de la nuit. Malheureusement, le 17e corps, au centre, n'avait pas maintenu ses lignes dans cette journée du 15 janvier. Craignant d'être tourné par les colonnes ennemies qui poursuivaient le 16e corps sur

la route du Mans à Laval, il s'était replié en désordre sur Sainte-Suzanne, sans même s'y arrêter, malgré les ordres formels qu'il avait reçus d'occuper et de garder cette position. La mort dans l'âme, Chanzy enjoignit au général Jaurès de battre en retraite dès le lendemain. Le général en chef était découragé, abattu, irascible par moments. Péan, le sous-lieutenant des pompiers, étant venu lui demander ce que la garde nationale de Sillé devrait faire de ses 22.000 cartouches et de son baril de poudre, il s'écria dans un accès de colère : «Qu'on les jette à l'eau !».

Chanzy quitta Sillé le 15 janvier vers 16h30, se dirigeant sur Evron, où il arriva vers 20 heures et où il établit son nouveau quartier général.

Les deux combats de Sillé-le-Guillaume et de Saint-Jean-sur-Erve furent les derniers combats importants livrés par la deuxième Armée de La Loire. Luttant dans des conditions épouvantables, fatiguée, harassée, démoralisée, cette armée, malgré la défaite, avait bien mérité de la Patrie, et son chef était digne de l'hommage que lui rendait Gambetta au début de la dépêche qu'il lui avait adressée à Sillé : «Général, quelle que soit la cruauté de la fortune à notre égard, elle est impuissante à lasser des hommes tels que vous, qui sont résolus à soutenir jusqu'à l'épuisement total la guerre sainte contre l'étranger».

Sillé-le-Guillaume